

Demi-journée de préparation au séminaire d'hiver 2022

Retour sur inhibition, symptôme et angoisse aujourd'hui

Samedi 11 décembre 2021

« Dès que je dois avancer, je recule, j'ai peur »

Marika Bergès-Bounes,
Psychanalyste ALI

La clinique pédo-psychiatrique est actuellement surtout celle des enfants agités, aussi bien dans leurs corps que dans leurs têtes : les fameux TDAH (Troubles de l'Attention avec ou sans Hyperactivité) ambolysent les consultations depuis plusieurs décennies, alimentant les divisions des praticiens sur la conduite à tenir : médication par la ritaline ? Thérapie par la parole ? Trop d'énergie, de mouvement, d'agitation motrice et mentale, est réputée empêcher les enfants TDAH de s'adapter à la vie scolaire et sociale, de pouvoir penser ; mais, cependant, il est attendu d'un enfant qu'il soit curieux, actif, en prise avec le monde et la vie. Et les enfants inhibés alors ? Comment pensent-ils ? Comment vivent-ils ?

Dans la société contemporaine où le « tout est possible », le « jouir sans limites » deviennent la norme, le frein ou la paralysie amenés par l'inhibition font énigme, paradoxe, presque déficit. Et les consultations autour du « symptôme inhibition » sont rares, l'inhibition apparaissant comme un élément d'un tableau plus large de difficultés d'apprentissage ou de phobie. « Inhibition, symptôme, angoisse », comment répartir les territoires et les « responsabilités » de ces trois termes, de ces trois mécanismes si souvent entremêlés ? Freud et Lacan ont interrogé cette trilogie.

Dans la clinique avec les enfants, les pannes (autre appellation de l'inhibition) sont fréquentes et amènent les familles à consulter, surtout autour du scolaire.

Deux exemples d'inhibition :

Antoine, 14 ans, a été en panne dès le CP pour la lecture et l'écriture (c'est la maîtresse ou la voisine de classe qui finissait par écrire dans son cahier les devoirs à faire pour le lendemain, tant il n'avancait pas...). Il est maintenant en 4ème et revient en consultation car les contrôles le paralysent : « j'y arrive pas, dès que je dois avancer, je recule, j'ai peur... c'est comme si une roue tournait et tout d'un coup, elle se bloque, elle déraile...c'est le stress ! j'oublie tout...je peux pas penser...c'est le stress absolu, je sais la réponse mais je sais plus...je sais plus rien, je peux plus parler, je respire. plus, je bouge plus...je sors de l'évaluation et je me rends compte que je savais tout » : on retrouve ici l'arrêt du fonctionnement moteur, respiratoire, phonatoire, idéique, comme les répertorie Freud dans « Inhibition, symptôme, angoisse », mais aussi l'angoisse paralysante dans le corps et la pensée, une mise en suspens de ces fonctionnements - qui n'en altèrent cependant pas l'intégrité - Antoine décrit un acte suspendu, une perplexité, un trou dans le savoir, puis le moment de confrontation au réel (le contrôle) passé, le moment de la confrontation au jugement de l'autre (Autre) passé, Antoine sort de l'impasse, de l'empêchement, du non savoir, et se retrouve secoué, mais divisé sur le terrain de la jouissance, puisqu'il dira cette phrase lourde de désirs contraires : « j'ai réussi à rater ». Il veut donc rater tout en se désolant de ne pas réussir ? Phrase qui montre que « réussir » et « rater », ces deux termes opposés, sont pour lui dans un conflit actif. « Que vuoi ? »

Point important : l'inhibition n'est pas une passivité, un arrêt, mais une lutte entre deux désirs contraires - comme la phrase d'Antoine le montre - un conflit entre frein et accélération ; malgré les apparences, l'inhibition est un lieu d'activité intense : « l'inhibition s'impose comme la rencontre d'une jouissance que le sujet pratique en la refusant - l'inhibé vivant au conditionnel présent, il vit de ce qu'il pourrait ou aurait pu faire. Jouissance amère donc. C'est une façon de protéger la jouissance de l'acte qu'il s'interdit . » (Citation de Paul Laurent Assoun dans Clinique lacanienne - n°26 - Erès 2014).

C'est précisément le jour où Antoine a dit « j'ai réussi à rater » que la mère s'est invitée dans la séance : « il faut que je le laisse gérer, mais je n'y arrive pas...je souffre quand il souffre, je suis contente quand il

l'est...je ne peux pas lâcher ses devoirs sinon il ne fait rien...! C'est comme si c'était moi qui faisait tourner la manivelle de son cerveau...alors que je sais qu'il fonctionne bien ». On retrouve ici, comme dans les si fréquentes pannes scolaires des garçons, cette difficulté mère-fils à se séparer des deux côtés, ce difficile renoncement de la mère à ce que cet enfant vient combler de son mal à être d'elle ; et aussi la douloureuse acceptation de la perte obligatoire pour que l'opération fondatrice du sujet de la parole puisse se faire pour son enfant. Dernièrement, en fin de consultation, une mère dit à son fils non lecteur de 8 ans, en lui mettant son anorak - qu'il se laisse enfiler - : « viens mon cœur, mon souffle, ma prune... » (tous objets de son corps à elle...) : le manque autorisant l'accès au symbolique de l'enfant dans sa vie scolaire n'est pas ici à l'ordre du jour...il y a trop à perdre des deux côtés...d'ailleurs ils ne sont pas revenus...

Freud, dans la Vie sexuelle dit que « l'enfant est le jouet érotique de ceux qui donnent les soins », phrase sans ambiguïté. Et Lacan prolonge cette séduction en introduisant la mère comme initiatrice du sexuel et de la jouissance pour son bébé (l'Envers de la Psychanalyse) - ce que la clinique ne cesse de nous exposer.

Le second exemple montre combien inhibition, angoisse et phobie peuvent être intriqués dans la clinique infantile : Basile, 8 ans, n'a pas appris à lire au CP malgré une prise en charge orthophonique, en parallèle de la thérapie. Il a un excellent langage, mais reste dans un imaginaire protecteur : dragons, châteaux forts bien gardés par des chevaliers, trésors bien cachés, machineries compliquées destinées à rendre les humains éternels, fusées vers des mondes imaginaires où on ne mourrait pas... Né tardivement par PMA, très prématuré, pronostic vital engagé (trauma de la naissance ?) d'un père très âgé - dans les bras duquel il ne cesse de se blottir - il ne veut pas lire parce-qu'il ne veut pas grandir, car grandir équivaut à mourir et à faire mourir ses parents, son père. Discours « classique », c'est-à-dire fréquent chez les enfants refusant l'entrée dans le symbolique, aride de la lecture et de l'écriture. D'ailleurs pour lui les lettres sont « cassées, pas bien formées » (« il faut les amener à l'hôpital des formes », dit-il). Position phobique avec la lettre dans cet évitement ? Angoisse liée à ce réel de la mort et de l'effacement subjectif qui courent depuis avant sa naissance pour lui ? Ces restrictions symboliques nouées à une hypertrophie de l'imaginaire (« la maladie de l'imaginaire » du phobique comme le dit C. Melman) se retrouvent chez ces garçons de 6-7 ans (CP) en panne avec la lecture et l'écriture, c'est-à-dire obligés de consentir à ce que J. Bergès appelait « le forçage symbolique » de l'entrée dans les apprentissages : la lettre à lire n'est pas un dessin fantaisiste qu'on peut inventer selon son caprice ou son humeur mais une forme arbitraire, sans relation entre signifiant et signifié, la même pour tous, toujours la même : c'est une contrainte imposée au corps, une loi, la loi du langage, qui implique de perdre le commerce sexuel avec la mère : « j'écris non pour dessiner mais pour rentrer dans le code phonétique, j'écris avec la loi » écrit J. Bergès (Le corps dans la neurologie et la psychanalyse - Erès 2005).

On retrouve chez Basile ce refus de la loi de la lecture, ce dégoût, cette angoisse corporelle dans la respiration, les tensions, les élans contrariés, cette répugnance à lire : les lettres ne sont pas pour lui des monstres, comme on peut le voir dans des refus de lecture clairement du côté de la phobie, mais elles sont « cassées, pas bien formées, il faut les amener à l'hôpital des formes » ; elles restent du côté de l'imaginaire, malades, empêchant l'accès à la connaissance et au savoir.

Basile a 8 ans, l'âge où tous les enfants dévorent Harry Potter pendant les repas, au jardin, en faisant les courses, sans arrêt...Lui protège son père âgé, en danger de mort permanent, par son inhibition à lire : « mon père, il me lit Harry Potter tous les soirs, moi je veux pas lire, je lirai jamais, je veux pas de livre... y a qu'un livre que je voudrais lire, c'est un livre que personne n'a écrit... je veux pas parler davantage » (il se met les mains sur ses deux oreilles et file dans les toilettes jusqu'à l'arrivée de sa mère, à la fin de la séance). Que dire de cette inhibition exprimée, exhibée même dans une sorte de jouissance vite réprimée dans cette fuite angoissée aux toilettes ? On voit bien ici les deux désirs contradictoires à l'œuvre, en même temps, et l'angoisse corporelle qui suit cette révélation, angoisse corporelle qui le réduit au silence dans un acte qui le fait disparaître : « l'inconscient n'est pas un état statique (...) il est fait d'un tumulte intérieur qui ne cesse de se mouvoir jour et nuit tout au long de la vie (...) l'inhibition donne l'apparence d'immobilité; elle est construite d'une turbulence de mouvements » (Christian Fierens dans La clinique lacanienne - n°26 - Erès 2014). Ce « tumulte intérieur » est visible chez Basile, à la fois dans cet imaginaire exacerbé, dans l'anticipation et la magie, et une immobilité de la pensée, « la passion de l'ignorance » (Lacan); et aussi sa difficulté à consentir à ce que J. Bergès appelait « la gymnastique de la perte » : assembler des lettres, les perdre, isoler des mots dans les phrases, couper, lâcher, toutes opérations mentales auxquelles les enfants en panne se dérobaient dans leur refus du symbolique. Le peu qu'accepte d'écrire Basile en classe est soudé, tout attaché, une seule phrase phonétique, sans écart, sans coupure, sans vide : comme un bloc, une holophrase, Ne rien perdre ?

Chez ces enfants inhibés, le transfert est bien présent, mais pris lui aussi, dans 'une turbulence de mouvements » et des contradictions permanentes difficiles à dépasser : le psychanalyste lui-même peut se sentir inhibé, réduit à l'impuissance, partagé entre le désir que « ça bouge » et la perplexité. La cure est bousculée aussi par l'économie familiale : ici, la mère est agacée des résistances scolaires de son fils et le père continue à le « cooconer », à le maintenir dans une position régressive - ce qui est l'envers de la clinique habituelle. L'école s'inquiète aussi de la lenteur des acquisitions et a récemment proposé à la famille un bilan neuropsychologique pour éclaircir quelques points de diagnostic : TDAH ? TSA ? Et l'indication d'un traitement médicamenteux par Ritaline.

L'inhibition d'un enfant laisse l'entourage et le psychanalyste empêchés, mais en même temps met le désir de leur côté ; comment animer ce corps et ces fonctionnements arrêtés ? Comment permettre un saut, un franchissement, un « déclic » - comme on le dit pour les enfants en panne scolaire ? Comment permettre au patient une autorisation à lire ce texte, leur texte, rendu illisible par l'angoisse, l'imminence d'une catastrophe ? Les invigorer est contre-productif et ne sert qu'à redoubler l'inhibition dans une parole encore plus rare et une agressivité - une haine - à l'encontre de l'analyste : « ça tourne en rond ! » m'a dit récemment l'adolescent « rateur réussi » agacé, pointant du doigt mon impuissance et son immobilisme ravi de la situation...

« Tenter d'inscrire l'inhibition dans un récit », dit Christiane Lacôte-Destribats - Oui, un récit autour de la filiation et de la transmission - ce qui constitue le travail de tout enfant en psychanalyse : se dégager des signifiants maternels, parentaux, pour tenter d'écrire une histoire autre, celle de son inscription subjective.